

## RETRATOS DO FIM DA LINHA

- Portraits du bout de la ligne -

Rio de Janeiro, Mai - Juillet 2013

Dès qu'on arrive dans cet endroit, l'inhumanité de l'environnement saute aux yeux. C'était un lieu propice à la production de produits chimiques industriels, destiné à forger des ustensiles du quotidien en plastique . Le sol était constitué d'une épaisse couche d'huile brûlée, loin d'être confortable pour l'homme. L'obscurité des ruines était dominée par des hordes de rats intrépides. Il a fallu beaucoup de courage et de sueur et plus de sueur et de concentration et beaucoup de foi pour transformer ce paysage.

Problèmes de santé, chômage, querelles familiales... tout cela mènent des personnes vers ces bâtiments. Le principal dilemme se trouve entre l'horreur de résider dans ces sites de destruction inhospitaliers et la panique face à l'inconséquence et à l'indignité de vivre dans la rue. Atteindre ce point-là de n'avoir que ces deux options, avec en même temps une famille à charge , est paradoxalement ce qui donne l'énergie nécessaire pour rester à l'usine et éviter la rue. N'oublions pas les relations sociétales qui imposent ces déplacements: loyers en retard, combats et menaces.

Une fois installé à l'usine, un autre type de «relation sociale» continue, la honte, celle qui pointe du doigt rappelant le déclassement social que représente le statut particulier de squatteur d'usine. Les gens passent leur vie dans ces conditions; ils s'habituent à ne pas trop souffrir. Les salaires ne sont même pas proches de couvrir les dépenses mensuelles. Il n'y a pas de couverture sociale. La vie se passe au milieu d'un habitat parfait pour les moustiques, où prolifèrent les animaux urbains. Mais la modification progressive du paysage, les adaptations créatives des structures créent un lien suffisamment fort pour un peu d'équilibre et de repos. Pourtant, les normes minimales ne sont jamais acquises. Bref, bouchage de l'égout improvisé, pluies tropicales qui abîme tout, ordures qui s'accumulent de manière dégoûtante. Le travail qui ne vient jamais, les amis qui disparaissent - vous n'êtes pas aussi précieux qu'un employé. Peut-être que la vie continue mais les dettes ne sont jamais oubliées, le paiement des dettes est impératif. Vous pouvez avoir l'impression que votre vie est menacée en occupant une usine: se heurter à la police, aux gangs, aux hommes d'affaires dangereusement furieux, le feu, l'expulsion, l'effondrement ... En arrivant avec peu de choses à portée de main, vous devez construire votre toit à partir des restes. Vous ferez face à de nombreux démons et monstres, matériels et immatériels. La foi est ce dont vous avez besoin pour éloigner les rats.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Brésil a connu l'un des processus d'industrialisation les plus importants du XXe siècle. D'un pays éminemment rural il s'est transformé en une puissance régionale industrialisée. Dans les années 1980 et 1990, plusieurs crises économiques, la mécanisation, la concurrence internationale et la violence urbaine ont affecté le cœur du secteur dans certaines régions du pays, se répercutant dans la dynamique sociale dans son ensemble. Un des résultats de cette décadence, outre le chômage massif, fut la création de déserts industriels. Les grandes régions urbaines ont perdu leur sens productif original et ont été fondamentalement oubliées. Parmi ces ruines, de nouveaux usages ont été donnés aux zones, terrains et usines abandonnés. Le plus courant est le logement. Ces usines sont réinventées comme des sortes de condos précaires, où de nombreuses familles en quête de logement restent malgré l'absence de conditions de vie minimum; ce sont ces personnes qui grandissent dans l'ombre des chaînes de production fermées. Cet ouvrage témoigne de quelques-unes de ces histoires brésiliennes, créées dans l'ancien quartier industriel de Jacaré à Rio de Janeiro. l'un des plus anciens établissements informels de la ville qui servait de réserve de main-d'œuvre aux industries environnantes.

# Anciennes Usines

## PORTELINHA

Portelinha est un squat de plus de 90 familles. Ils occupent deux bâtiments et un espace ouvert d'une ancienne usine de brosses à dents. Cette population a récemment reçu une promesse de relogement du Gouvernement Fédéral de l'État.

## ANTIGA COMPANY

La société Antiga est un squat de plus de 50 familles. Le bâtiment, un exemple représentatif de l'architecture industrielle des années 60, abritait l'usine d'une célèbre marque de vêtements de surf axée sur la classe moyenne. L'ancienne usine a deux étages. Le premier n'est pas vraiment éclairé et seules les maisons adjacentes aux murs extérieurs sont ventilées. Le deuxième étage est accessible par un escalier à pic. C'est, en fait, le toit de la structure qui a été transformé en dalle d'hébergement.

## CARANDIRU

Le bâtiment de 4 étages est squatté depuis 12 ans. C'était une usine de serviettes et de vêtements pour bébés. L'ancien bâtiment et le hangar industriel sont utilisés comme résidences. 180 familles y vivent. le gouvernement de l'État a promis à cette population de les reloger .

## DIRENE

Cette usine abandonnée d'articles de plastique est l'une des plus longues occupations de la région. Cela fait déjà quinze ans depuis les premières tentatives d'occupation. En plus de l'usine de plastique, d'autres hangars et bâtiments industriels à proximité y ont été incorporés, transformant cet endroit en une sorte de complexe de squats d'usine. Selon une évaluation récente, 190 familles résident dans ces anciens espaces industriels. Une caractéristique importante de cette zone est sa proximité avec le village principal de Jacarezinho, localisé dans l'une des rues industrielles qui bordent la favela. Toutes ces familles comptent sur une réinstallation prochaine, une promesse faite par le gouvernement de l'État...

## INABU

Ce squat occupe un bâtiment de 4 étages d'un ancien abattoir industriel de poulets. Il y a 130 familles réparties entre les zones externes et internes du complexe industriel. Ces familles vivent avec la promesse de réinstallation faite par le gouvernement de l'État.

## ADONIS

Ce bâtiment était à l'origine une usine de vêtements pour hommes. Il a été touché par un incendie et abandonné il y a 20 ans. Peu de temps après, le bâtiment a été squatté. Environ 50 familles y vivent et se sont vues promettre une nouvelle maison par le gouvernement de l'État.

Nous tenons à remercier pour leur générosité la population de Jacaré qui a accepté de faire partie de ce projet. Ce que nous avons à l'esprit lors de la conception du projet était de susciter l'intérêt du public pour les problèmes sociaux qui le sous-tendent et pour souligner la lutte pour la vie de ces personnes incroyables que nous avons rencontrées.

**PORTELINHA**

João est un homme qui vit entouré d'enfants. Dans sa petite chambre improvisée de l'ancien hangar de l'usine de brosses, il habite avec quatre petits-enfants, tous âgés de moins de huit ans. Il n'a pas d'épouse et son fils, père des quatre garçons, est emprisonné depuis 7 ans. La mère des garçons a abandonné ses enfants. João soutient sa famille en effectuant de petits travaux comme ouvrier du bâtiment. Dans le passé, il a travaillé dans plusieurs industries de la région, notamment Parafusos Flecha, une immense usine de vis qui a également été fermée. Il est né à Minas Gerais et est arrivé à Rio en 1961.

João a une longue histoire d'organisation et d'occupation d'usines fermées et de terres abandonnées dans le Bairro do Jacaré. Il était le président de l'association des habitants de Chupa Cabra, une colonie qui rassemblait plus de 100 familles sur un terrain dangereux sous la ligne de métro et près de la voie ferrée, entre les rails pour ainsi dire. Les gens ont été réinstallés dans la région et João a dû déménager dans l'usine de lait occupée, CCPL, un squat qui a concentré 1500 familles. L'usine s'est effondrée, les habitants ont été déplacés par le gouvernement mais João dit qu'il n'a rien obtenu, ni maison ni argent. À court d'aide concrète, l'homme dit qu'il a dû trouver un autre endroit pour vivre, une autre usine occupée, Portelinha, où il vit depuis cinq ans et d'où il devra partir car les restes de l'usine seront détruits par implosion pour céder la place à des immeubles d'habitation populaires.

João est un leader local et tient un discours social avec des critiques sévères des services publics offerts en matière de santé publique mais il insiste surtout sur l'absence d'espaces sportifs et de loisirs pour ses petits-enfants. L'homme, qui a travaillé à São Paulo remarque qu'il y a plus de possibilité de loisirs gratuits dans la plus grande ville du Brésil qu'à Rio, soulignant ses parcs. Il dit que les habitants de Portelinha ne veulent pas partir pour un quartier éloigné malgré la précarité du lieu. «Les gens veulent des emplois dans la région où ils vivent». João rêve de retrouver les emplois de l'ancien quartier industriel de Jacaré. Il espère aussi un jour ouvrir sa porte et ne plus voir l'eau s'écouler, ne pas avoir de rats chez lui. - «Qui vit dans des squats souhaite une vraie maison».

Cida est arrivé à Portelinha il y a 4 ans. Sa maison est une cabane en bois dans la zone ouverte de l'ancienne usine. Elle nous s'excuse de ce que la maison est simple et en désordre. Dans la petite pièce, son petit ami regarde la télévision avec un regard perdu et une expression indéfinissable sur son visage. L'un des fils de Cida arrive avec du pain; elle nous dit qu'il a une psychose mais est un bon garçon». Elle est venue à Rio «pour l'amour d'un homme» venu travailler en ville. Son nouveau partenaire travaillait comme portier mais il est maintenant au chômage. Cida affirme que «les employeurs ne gardent pas longtemps les gens pour payer moins de charges».

Elle est arrivée à Rio de Cuiabá il y a 20 ans; s'installe d'abord à Nilópolis à Baixada Fluminense, la périphérie du tissu urbain de Rio. Là, sa vie est entraînée dans une suite d'événements tragiques dont elle n'a pas encore pu s'échapper. Après avoir rompu avec son premier mari, elle a dû chercher refuge dans un établissement public où elle a vécu quelques mois avec ses enfants. Les souvenirs de cet endroit sont amers, elle a été volée et maltraitée.

À un autre moment de la vie de Cida, elle s'est installée dans l'usine occupée du CCPL jusqu'à ce qu'ils fassent sauter le bâtiment. De cet endroit, elle aurait été réinstallée, mais elle attend toujours les 32 000 reais d'indemnité promis par le gouvernement. À ce moment, son partenaire confirme l'histoire d'une voix faible. Ils attendent et vivent sans soutien depuis deux ans. Cida nous explique comment un grand malentendu l'a conduite à une peine de 3 ans de prison. Elle clame son innocence en expliquant que quelqu'un a mis de la marijuana dans sa poche. Néanmoins, la police l'a trouvée et l'a arrêtée pour trafic de drogue. Ce fut le point de départ d'une autre période de souffrance et de bannissement. Arrêtée, elle a dû laisser ses enfants à sa belle-mère pour purger sa peine.

Cida parle de sa dépression, comment elle a passé trop de temps déprimée, comment elle est maintenant déprimée. La femme affirme qu'elle ne tient que "par la miséricorde de Dieu!" et ajoute qu'elle a entendu un prédicateur dire que la pauvreté facilite l'entrée dans le «royaume des cieux», le seul avantage qu'offre la pauvreté. La dame évite de sortir de sa cabane se limitant à sortir en cas de nécessité absolue; elle souffre silencieusement. «Les gens vivent en captivité ici!».

**ANTIGA COMPANY**

Osmar et Juliana ont un fils et vivent dans le squat depuis 2003. Juliana travaillait comme femme de chambre dans un hôtel. Elle est venue à l'ancienne usine de Mandela de Pedra au complexe de Manguinhos. Elle nous dit qu'elle s'est facilement adaptée à l'usine car l'endroit d'où elle venait était aussi précaire que celui-ci. Son mari dit que ce n'était pas facile pour lui. Il venait de Jacarezinho et avait besoin de déménager car il n'avait pas les moyens de se payer un loyer. Au premier étage où ils vivent, il n'y a pas de lumière naturelle et leur maison n'a pas de fenêtres sur l'extérieur mais uniquement sur le couloir. Ils disent qu'il était nécessaire d'installer un toit à leur cabane malgré le fait que la maison soit localisée dans la zone interne de l'ancienne usine, afin d'éviter les inondations dans leur maison, bien que cela ne fonctionne que partiellement.

Osmar, qui est portier dans un immeuble de la classe moyenne du quartier de Tijuca, raconte qu'il souffre de préjugés en raison de l'endroit où il vit, reflété dans les regards que les gens lui jettent. Dans son environnement de travail, personne ne connaît sa vie, ses conditions particulières de logement; donc, ce jugement permanent ne l'y touche pas, mais c'est dans les rues où il vit qu'il en souffre: «Nous sommes méprisés pour vivre ici. Mais à la fin, nous allons tous au même endroit, où nous avons tous une pelletée de terre sur la figure». Il souhaite quitter le squat «pour avoir une vie convenable, pas comme tout le monde mais dans la dignité».

João Luis vit dans une petite maison au bout d'un étroit couloir sur le toit du squat. Il était l'un des premiers squatteur de l'ancienne usine, il y a 10 ans. Il dit avoir pris part à cette action parce qu'où il vivait à Jacarezinho il ne pouvait plus se permettre de payer le loyer. Aujourd'hui, son fils vit avec sa propre famille dans la maison voisine. João a pris sa retraite en raison de problèmes de dos qu'il avait subis alors qu'il travaillait comme livreur. Il raconte qu'il rêve de travailler pour lui-même. Il aimerait ouvrir une petite épicerie où aucune boisson alcoolisée ne sera vendue, car il est «de l'église». Il veut vendre des boissons gazeuses, des bonbons, des légumes et des fruits. Cependant, il pense que la chose qui changerait vraiment sa vie serait de «sortir de cet endroit». «Pour moi, cet endroit est comme une prison. Je veux ouvrir ma fenêtre et voir le monde, pas un mur ».

Il ajoute qu'il a passé quelque temps en prison. João pense que le gouvernement construira un bâtiment sur le terrain qu'il occupe actuellement et transférera tous les résidents dans un nouvel endroit. Il cherche à installer son petit commerce au premier étage de cette nouvelle copropriété. «Je ne veux plus subir d'exploitation au travail. Je veux travailler pour moi. J'ai été suffisamment humilié au travail. L'humiliation c'est le salaire, c'est trop bas! - «Je veux profiter de mes petits-enfants. Le problème d'un ouvrier comme mon fils est de partir tôt et de rentrer tard. L'homme quitte la maison avant que ses enfants ne soient réveillés et revient quand ils sont déjà endormis. Je ne veux pas vivre uniquement pour mon travail. Les gens ont également besoin de loisirs. Je veux avoir une adresse, car ce n'est pas une maison, c'est un squat. Je veux avoir une vraie vie, recevoir le courrier à ma porte. Je veux une maison. Je veux un endroit pour me sentir à l'aise et reposer mon esprit. Je veux une vraie vie. Assez de ces humiliations! ».

**CARANDIRU**

Alex était l'un des squatteurs originaux de Carandiru. Il y est arrivé il y a 12 ans. Il est arrivé ici parce qu'il a fondé une famille et qu'il n'avait pas les moyens de se payer un loyer. Sa maison située au rez-de-chaussée dans une aire ouverte et est en fait inhabitable. Les eaux usées l'ont envahie comme toutes les autres à cet endroit. Il a réussi à emprunter une cabane en bois juste en face où il vit encore plus précairement.

Alex est un assistant de serrurier, mais il est maintenant au chômage. Il fait des petits boulots, rend de petits services: ramasser les déchets recyclables, démonter ou réparer les appareils ménagers. Il montre un micro-ondes qu'il essaie de réparer, puis de le vendre 20 reais. Alex est marié et père de trois enfants. L'homme se plaint, entre autres, de la situation insupportable des moustiques à Carandiru. Ils attaquent son petit, Alex Junior, sans pitié. Il compte sur le soutien des églises, protestantes et catholiques, pour nourrir sa famille. Ils lui offrent parfois des petits boulots ou de la nourriture. Il y a aussi l'aide du Gouvernement fédéral qui transfère mensuellement un montant de 32 reais par enfant dans le cadre du programme «Bolsa Família». Il ne peut survivre que grâce à la solidarité des gens. - «Les voisins ici sont assez unis».

Cirlei est arrivé à Carandiru il y a 8 ans après une violente expérience de logement. Elle habitait à Jacarezinho et a vendu sa maison dans le but de mener une vie plus calme dans «l'extrême ouest» de la ville dans un quartier de projet de logement public appelé Nova Sepetiba. Elle y a passé quelques mois jusqu'à ce qu'elle soit étonnamment expulsée de chez elle par la mafia locale. Elle raconte qu'elle est allée faire ses courses à l'épicerie au milieu de la journée et qu'elle a trouvé une autre famille vivant chez elle à son retour. La mafia locale avait vendu sa maison, car c'était la leur, à quelqu'un d'autre. La seule option offerte à Cirlei lui a dit le milicien était d'entrer dans la maison de quelqu'un d'autre, mais sans son autorisation car c'est criminel. La femme n'avait pas de toit sur la tête quand elle a trouvé Carandiru grâce aux conseils d'un ami. Aujourd'hui, elle y vit avec un petit-enfant et une fille adoptive, qu'elle élève depuis quelques années, car la famille de la petitefille la négligeait. L'enfant a été «donné» à Cirlei.

Elle critique également le manque d'options sportives et de loisirs pour les enfants de la région. Elle se plaint de l'absence d'ONG et d'initiatives sociales.

- "Les enfants ici n'ont aucun moyen d'évoluer."

**DIRENE**

«Quand je suis arrivé ici, j'ai touché le fond. L'entreprise venait de faire faillite, il y avait trop de déchets, beaucoup de rats. Notre installation ici s'est faite avec beaucoup de souffrance et de stress. Je viens de Paraíba. J'avais l'habitude de travailler dans un parc graphique. J'ai perdu mon emploi et ma maison après un problème de santé. Allongée, j'ai continué à demander à Dieu de me montrer un endroit où vivre. Un ami est venu à cet endroit (Direne) et j'y suis allée moi aussi. C'était tellement moche mais j'ai dit que c'était mieux que la rue. J'ai dit à Elias (son mari) que j'avais trouvé un endroit et que c'était moche mais que j'y allais. C'est mieux que de faire face au propriétaire. Je n'ai apporté que quelques vêtements et mon frigo. Cela fait 16 ans que je suis ici. Il y avait tellement de moustiques... De l'huile brûlée recouvrait également le sol, c'était si difficile à nettoyer. Je ne suis venu ici que parce que le besoin était criant. Mon mari était également au chômage. Avant de perdre son emploi, il gagnait 190 reais par mois et le loyer était de 170 (larmes). Il n'y a pas de victoire sans lutte. Plus la lutte est grande, plus la victoire est glorieuse. J'espère que le miracle de quitter cet endroit (réinstallation) se produira. Les gens disaient que je rejoignais les mendiants. Quand tu as un travail, tu as beaucoup d'amis. Sans travail, c'est fini (les amitiés). J'ai vécu 8 ans dans une maison avant de venir ici. J'ai dépensé tout ce que je possédais. J'ai vécu ici caché parce que c'était trop moche. Les gens ont dit qu'un bulldozer passerait et me déchirerait. J'ai assemblé du bois prélevé sur les restes d'une ancienne favela. Ils n'arrêtaient pas de dire que quelqu'un brûlerait tout. J'avais tellement peur ici. Les rats étaient si gros et ils nous ont attaqués! Je suis terrifié par ces animaux; Je ne dis même pas leur nom! »

Elle a élevé ses enfants dans cette ancienne usine. Elle habite un espace qui est un mélange de zones externes et internes des ruines. La femme a un petit jardin qui déborde de verdure. Elle raconte que le jardin a commencé après qu'un voisin à l'étage a jeté des graines dans son espace. Maintenant, elle a un petit arbre aroeira et des herbes médicinales.

Andrea a vécu à Jacarezinho avant de rejoindre le squat d'usine. Tout comme beaucoup de gens autour, elle n'avait plus les moyens de payer le loyer et a été expulsée de chez elle avec les enfants qu'elle avait à l'époque. Andrea se souvient comment elle est arrivée à l'usine et a trouvé un «coin» pour abriter sa famille. La situation était tout à fait précaire à cette époque car la surface de l'usine, pour une raison quelconque, était entièrement recouverte d'une couche abondante de pétrole épais. Actuellement, elle habite avec ses 8 enfants dans une pièce improvisée adaptée des ruines de l'usine industrielle. Andrea a 33 ans, 8 enfants et est sur le point d'achever 15 ans dans ce squat d'usine. Elle est arrivée dans ce complexe de logements improvisés alors qu'elle n'avait que 18 ans. Sa famille nucléaire exceptionnellement nombreuse a en effet été créée principalement à Direne.

«Je ne travaille pas, mes revenus proviennent de la Bolsa Família (politique gouvernementale de transfert de revenus). Je reçois 500 reais et je tiens avec cet argent. Andrea a une attitude plutôt positive envers la vie, en particulier pour quelqu'un dans sa condition. Pour l'un de ses fils, la vie est encore plus dure; il est assis sur une chaise roulante, paralysé. Andrea explique que le garçon était un adolescent normal lorsqu'il a été renversé par un camion semi-remorque juste devant le squat l'année dernière. Ce quartier est encore très industrialisé et les camions vont et viennent fréquemment. La mère raconte que le garçon de 15 ans a même subi une perte de matière cérébrale et a survécu mais a été paralysé. Alors qu'elle dépeint cette tragédie, deux voisins emmènent l'adolescent paralysé faire un tour. «C'est ma vie et nous continuons jusqu'à ce que le gouvernement nous donne le nouveau condo qu'il promet.

«Nous devons être durs sinon nous nous effondrons», dit Andrea, avant d'ajouter qu'elle est seule. Elle n'a pas de mari et sa mère vit comme mendicante depuis quelques années. Andrea fait preuve de beaucoup d'humour en décrivant un chemin si difficile dans la vie. «Nous devons être joyeux. Sinon, je ne peux pas continuer. Dois-je pleurer dans un coin? Non, je ne le ferai pas».

Taís habite l'une des zones les plus dégradées du Bairro do Jacaré. L'ancien hangar sans toit, qui faisait partie de l'usine de plastique, a d'abord été occupé par des porcs et des chevaux. Après eux, les humains ont gagné ce coin.

«Cela fait un an que je suis ici. Je viens de Manguinhos (bidonville voisin). J'ai rompu avec mon mari et j'ai dû quitter (sa maison). Je vis avec trois enfants (y compris des jumeaux nouveau-nés) et mon partenaire. Ici, l'égout c'est le pire ». Pour atteindre la cabane de Taís, il faut traverser un pont fait de morceaux de bois sur une boue putride faite d'eaux usées.

Lorsqu'on lui a demandé si elle avait des rêves dans la vie, Taís a rapidement répondu: "J'ai toujours rêvé d'être photographe".

**INABÚ**

Carlos est arrivé à Inabú avec sa famille il y a trois ans, «parce que je n'avais nulle part où aller». Avant, il résidait avec un groupe de frères dans une maison surpeuplée. Il décrit les conditions de vie à Inabú comme extrêmement précaires. Carlos s'est d'abord installé au deuxième étage de l'ancienne usine, un endroit très humide. Il n'a réussi à s'échapper de cet endroit qu'après une tragédie domestique. Pendant qu'ils passaient du temps à Inabú, un autre enfant est né mais est malheureusement décédé à l'âge de six mois. Selon Carlos, l'enfant est mort «d'humidité». «Il y a de nombreuses fuites, beaucoup de rats et de moustiques ici».

Carlos est à la retraite avec une prestation sociale spéciale prévue pour les personnes très vulnérables. Il conclut par un verdict obscur: «Il n'y a pas de solution pour nous, à moins que nous décidions de mourir».

Helen a atterri au squat d'Inabú parce qu'elle ne pouvait plus payer le loyer dans une favela voisine appelée Manguinhos. En outre, elle raconte que la situation sécuritaire à Manguinhos était critique à l'époque, au point qu'elle a été touchée par balle, blessée par une balle perdue à l'intérieur de sa maison lors d'une journée d'affrontements routiniers entre les trafiquants de drogue et la police. Après avoir récupéré sans dommage permanent, un ami a mentionné l'occupation de cette usine, alors elle et son mari ont décidé de déménager. «Pour échapper au loyer, je suis venue ici», dit-elle. Lorsqu'elle est arrivée il y a quatre ans, ce squat étaient pratiquement habitable. Il n'y avait pas d'électricité, pas d'eau et beaucoup de saleté de l'ancien abattoir industriel de poulets. Elle a été la deuxième personne à entrer par effraction et a choisi un espace dans la zone interne du deuxième étage pour construire ses murs. Elle raconte que vivre à Inabú est un exercice constant de survie. « Il y a des temps inhumains ici ». Elle rêve d'un «endroit convenable et décent» pour vivre ».

Elle a quitté la campagne de Pernambuco pour Rio de Janeiro en 1975 à la recherche de meilleures conditions de vie. «Le seul emploi que le marché m'offrait était celui de femme de chambre, travaillant pour des familles de la classe moyenne. Les gens du Nord ne prennent pas la peine de mettre leurs enfants à l'école. » Helen n'avait pratiquement aucune éducation scolaire cependant, la rectitude de son discours et la force de ses opinions indiquent qu'elle est une personne assez cultivée. «La vie n'a jamais été facile pour moi. Se réveiller chaque jour est une victoire. Même si je vis dans cet endroit, ma maison est mon château. Helen réside avec son mari et un fils. Après presque 40 ans à Rio, elle travaille comme cuisinière dans un restaurant.

**ADONIS**

Carlos Francisco est l'un des plus anciens résidents de la communauté Adonis. Bien qu'il n'en soit pas sûr avec précision, cela fait environ vingt ans qu'il s'est installé là. Il vit dans une cabane en bois en plein air au troisième étage de l'ancienne usine. Il est arrivé à cet endroit parce qu'il a perdu la maison que sa famille habitait, «à cause de problèmes d'héritage». Il est le seul adulte responsable de cinq enfants, dont un garçon handicapé physique. Sa femme est décédée il y a sept ans. Il raconte que son problème majeur dans l'usine occupée est le manque d'eau courante. La seule solution est de stocker l'eau dans de grandes bouteilles, chacune pour une tâche spécifique: cuisine, toilette et bain. Il est au chômage depuis six ans, depuis qu'il a été renvoyé de l'usine de cigarettes Souza Cruz, une autre qui a mis fin à ses activités dans la région. Sa famille nombreuse survit grâce à la Bolsa Família, la politique fédérale de transfert de revenus. Sa principale attente : une éventuelle réinstallation et de vivre dans un endroit avec de l'eau du robinet.

Maria vit avec son mari et un fils adoptif dans le pire espace disponible à Adonis; probablement le pire du Bairro do Jacaré et l'une des conditions de logement les plus dégradantes de toute la ville. Elle y vit avec une vivacité choquante, un sourire facile et une élévation morale particulière. L'espace mentionné dans lequel vit sa famille est situé au premier étage de l'ancienne usine. Il n'y a pas de lumière naturelle, pas de ventilation et le lieu est également la zone d'évacuation des égouts du dernier étage. Alors que Maria parle devant sa maison en brique standard, il est possible de reconnaître et d'entendre le bruit que fait l'eau putride lorsqu'elle tombe du dernier étage et touche le sol. La forte odeur acide est insupportable et elle est aggravée par le manque de ventilation. Cependant, ce n'était pas toujours le cas; quand la femme est arrivée pour la première fois, la situation était légèrement meilleure.

Tout a changé il y a cinq ans, après qu'un incendie se soit déclaré juste à côté de chez Maria. Il a commencé dans l'une des quinze maisons du premier étage mais s'est rapidement répandu dans cet environnement étouffant. Maria décrit le désespoir d'essayer de sortir de la maison et de ne pas pouvoir le faire à cause de la chaleur de la poignée de la porte. Elle a finalement réussi à s'échapper juste avant que le feu n'atteigne sa place. Malheureusement, une famille voisine n'a pas eu la même chance. Père, mère et fils sont morts dans les flammes, ils n'ont pas pu réagir à temps. Maria a expliqué que les autorités sont arrivées, les chaînes de télévision aussi; la zone a été interdite mais comme aucune véritable option n'a été offerte aux résidents, les gens sont restés dans le bâtiment. Maria est restée aussi. Elle a continué à vivre dans cette grotte urbaine, dans ce genre de scène de crime, avec des insectes, des animaux, des égouts et des stigmates. Le tout sans perdre sa foi.

Maria, qui est embauchée par une entreprise de nettoyage d'un hôpital public, déclare: «Nous vivons dans un fossé. Je suis restée parce que j'en avais besoin, mais mon fils n'a jamais eu faim.

Cela fait sept ans qu'Andrea est arrivé à Adonis. Elle venait d'un refuge public, où elle vivait avec ses deux enfants. En raison d'un divorce difficile, l'État lui a indiqué le refuge comme lieu de vie. Au refuge, elle a rencontré son partenaire actuel, qui avait un espace au dernier étage d'Adonis. «Nous avons commencé une relation et nous nous sommes engagés l'un envers l'autre». Andrea explique qu'elle n'a jamais eu l'intention d'être définitivement à Adonis mais qu'elle est restée: «Nous avons besoin d'un endroit où vivre!». Elle travaille comme femme de ménage mais elle a auparavant travaillé comme auxiliaire de production dans une usine et comme caissière dans un supermarché, emplois qu'elle a quittés en raison de la charge de travail exténuante.

À propos d'Adonis, Andrea est clair: «Ce n'est pas un endroit où vivre. Il n'y a pas d'eau. Le risque d'effondrement est permanent, la structure est devenue vraiment fragile après deux incendies au premier étage. Nous voulons vraiment quitter cet endroit mais nous devons attendre la réinstallation du gouvernement, sinon nous perdrons nos biens au profit d'autres personnes. C'est un stress terrible, psychologiquement parlant ».

Ses enfants étudient dans une école caritative de souche néo-pentecôtiste. Andrea termine ses études secondaires dans un quart de nuit dans un établissement public. - «Dans ma jeunesse, j'ai rêvé de rejoindre la Marine mais je me suis marié tôt. J'étais très prudent. J'étudie pour avoir une vie meilleure pour m'intégrer dans la société. Je veux être technicien de laboratoire. J'étudie aussi à cause de mes enfants, pour leur montrer qu'il n'est jamais trop tard pour faire ce que nous voulons ».